

# Maturité Psychologique et Maturité Spirituelle

par J.L. RICARDEAU  
psychanalyse à Paris

Le concept de maturité n'est habituellement pas utilisé en référence à la vie spirituelle. Ce n'est pas non plus un concept spécifiquement psychologique. Pourtant il désigne sans ambiguïté dans le langage courant l'aboutissement normal d'un processus de croissance. Les Ecritures parlent de croissance (Ep 4, 13 ; Hb 5, 14). Seules les psychologies à perspective génétique, c'est-à-dire celles qui tiennent compte des processus de croissance peuvent éventuellement envisager un état terminal ou adulte. A cette catégorie appartiennent les psychologies qui se sont inspirées des schémas psychanalytiques. Ce sera donc à elles que nous nous référons et plus spécialement aux données les mieux établies et articulées du système freudien.

Nous nous interrogerons sur la place de la notion de maturité dans la vie chrétienne et nous la comparerons à ce qui s'en rapproche le plus dans le champ psychologique. Il conviendra d'envisager dans quelle mesure l'une implique l'autre ou s'il s'agit de réalités relativement indépendantes, comme c'est le cas pour la maturité biologique et la maturité psychologique qui n'ont entre elles qu'une relation incertaine. Nous ne perdrons pas de vue que la maturité spirituelle implique un modèle explicite de la personne alors que la perspective psychologique se réfère à une conception beaucoup plus vague de l'homme. Même si ce n'est qu'une norme, c'est-à-dire un modèle culturel moyen, il conviendra de le préciser. C'est sans doute à propos de ces modèles, de leur nécessité ou de leur contingence, que se formulent le plus clairement les compatibilités ou les antinomies des deux notions.

## **La maturité spirituelle**

La maturité psychologique en tant que telle n'est pas une préoccupation biblique car elle ne concerne qu'un aspect de la personne. Quand il est question de croissance et de l'état d'hom-

me fait il s'agit de toute la personne avec ses divers rapports à Dieu, au monde créé et aux autres hommes. En termes mondains, cette maturité-là déborde largement le champ psychologique et intéresse une anthropologie, une éthique, bref, toute une "sagesse". Néanmoins chacun de ces aspects s'enracine dans la psychologie, car la psychologie veut être l'étude des lois du fonctionnement de l'"âme" telle que Dieu l'a créée. La régénération, la nouvelle nature, n'introduisent pas de mécanismes nouveaux, mais un sens nouveau, une finalité nouvelle, des valeurs nouvelles et une énergie nouvelle destinées précisément à soutenir la croissance et la maturité. La croissance du "nouvel homme", de l'homme régénéré implique donc aussi une certaine croissance psychologique telle que nous l'entendons couramment. Par ailleurs la maturité spirituelle nous est présentée pas ses effets : fruits de l'Esprit, présence dans les lieux célestes, ou perfection. Elle apparaît comme la situation normale du chrétien et non comme quelque but lointain, éventuel ou souhaitable. Dans cette perspective, les processus de croissance et leurs avatars sont considérés comme des accidents dont on ne saurait prendre son parti. Aussi les passages comme Hb 5, 12 ou 1 Co 3, 1-9 reflètent-ils une certaine irritation devant les conduites infantiles des croyants, soulignant ainsi la nécessité et la possibilité de cette fameuse maturité.

L'appellation "d'enfants" à l'égard des disciples et des croyants en plusieurs occasions va également dans le même sens. Même si ailleurs le terme sert à illustrer des aspects positifs comme la dépendance, la confiance ou la simplicité (Mt 18, 3), son emploi est très révélateur.

Nous envisagerons donc quatre passages caractéristiques où apparaît le terme "enfant" (Mt 11, 16 ; Jn 13, 33 ; Jn 21, 5 ; Hb 5, 12 s), qui nous permettront de situer "a contrario" la notion de maturité spirituelle.

### **Fusion et confusion**

Quand Jésus compare ses auditeurs à des enfants qui jouent (Mc 11, 16), il souligne une attitude d'opposition intérieure, la bouderie. Cet état isole l'enfant de ses proches et le prive en même temps de certaines joies et de certains plaisirs. Il s'agit d'une attitude d'agressivité statique qui confond sujet et objet dans une amertume stérile et en fin de compte auto-punitive. Effectivement, il faut être resté enfant ou en avoir gardé quelques traits pour s'opposer aux autres tout en se malmenant soi-même.

Cette attitude d'indiscrimination de soi et de l'autre se retrouve effectivement dans différents états pathologiques. On y a reconnu une fixation, ou une régression, à un mode de relation très précoce de l'enfant.

## **Grandeur et servitude**

Dans l'évangile de Jean, le Seigneur s'adresse à deux reprises aux disciples en les appelant "enfants".

La première fois se place aussitôt après le lavage des pieds (Jn 13, 33). Pendant le voyage en direction de Jérusalem, les disciples se sont disputés à propos des places d'honneur dans le Royaume, ce qui a suscité beaucoup d'agressivité et de colère dans leur groupe (Mt 23, 10 ; Lc 22, 24). Alors le Maître leur montre l'exemple (Jn 13, 15), avant d'exposer ce qu'il pense de la rivalité du pouvoir. Puis il leur dit : "Enfants, je suis encore pour peu de temps avec vous et vous me chercherez..." (v. 33). Les difficultés de l'heure, les menaces, l'opposition des chefs, l'annonce des souffrances prochaines et de la mort du Seigneur s'estompent devant les conflits d'intérêts et les rêves de pouvoir. Ils se montrent plus attachés à la poursuite de leurs fins égoïstes qu'à la communion avec le Christ. Une telle méconnaissance de la situation et une telle absence de sympathie caractérise l'égoïsme réaliste des enfants, c'est ce qui vaut aux disciples cette interpellation. Le Seigneur attire ainsi leur attention sur leurs choix, leurs ambitions plutôt que sa présence, les objets plutôt que sa personne, "avoir" quelque chose plutôt qu'"être" avec lui. Et en effet, les enfants vivent dans l'instant et se servent volontiers des situations et des personnes comme d'objets destinés à satisfaire leurs désirs égocentriques. L'égoïsme apparaît bien avant tout comme un trait infantile, résidu de l'époque où l'univers entier s'organisait autour d'un petit être aux désirs impérieux et insatiables. Ce n'est que plus tard et progressivement, que s'est constituée en face une autre personne avec, aussi, ses désirs et ses droits. Elle ne pourra plus seulement être "consommée", mais il faudra s'identifier à elle, puis l'aimer. L'égoïsme, que nous appelons dans sa forme la plus générale le "narcissisme", s'oppose à l'établissement d'une bonne relation réciproque, qui elle, implique la maturité.

## **Dépendance et solitude**

Après sa résurrection, Jésus se manifeste "encore" à ses disciples près du lac de Tibériade (Jn 21, 1). Quelques-uns d'entre eux sont des pêcheurs de profession. Pour tromper l'angoisse et la solitude de l'heure, ils se sont regroupés pour sortir en barque. Les voilà à sept sur douze unis par une commune compétence. Pourtant ils ne prennent rien. Jésus, de la rive, leur dit, "Enfants, n'avez-vous rien à manger ?" "Non !" lui répondent-ils.

En temps ordinaire revenir bredouille n'a rien de dramatique. Mais ici la situation ne fait que répéter les échecs apparents de ces derniers jours et accroître leur désarroi.

Or toute cette portion de récit qui parle de pêche, de poisson, de manger, de pain, de paître les brebis, restitue un certain cli-

mat et le sens profond du dialogue. Il rappelle la prière dominicale : "Donne-nous chaque jour le pain qu'il nous faut" (Lc 11, 3), c'est-à-dire une certaine relation avec Dieu qui pourvoit aux besoins des siens. Le Sermon sur la montagne et les miracles des pains l'avaient également illustré. Cet enseignement avait de plus été confirmé par une expérience : "Ne prenez ni bourse ni sac..." Mais maintenant Jésus est parti, il a disparu... Aussi, à un certain niveau, peut-on entendre ce "Je vais pêcher" de Pierre comme "puisque tu n'es plus là pour t'occuper de nous, il faut bien que nous le fassions nous-mêmes !" Protestation ou révolte discrète contre l'absence ? On comprend mieux alors cette parole : "Enfants, avez-vous quelque chose à manger" ? Elle ne concerne pas l'apparence réaliste de leur entreprise mais le mouvement intérieur qui l'accompagne, une régression, dirions-nous aujourd'hui. D'ailleurs quand les disciples accostent avec leur prise, il y a *déjà* un feu, du poisson dessus et du pain. Ils redeviennent "enfants" non pas quand ils acceptent de vivre de la grâce de Dieu mais quand ils y renoncent pour essayer de faire sans elle, ou de se prouver qu'ils le peuvent.

Il y a, en effet, une distance considérable entre reconnaître notre réalité de créatures ou d'enfants et, à l'opposé, agir comme si cette situation n'existait pas. C'est alors que nous pouvons nous comporter comme des enfants et entretenir des chimères qui masquent la réalité.

Tout le récit met en évidence la dépendance des disciples vis-à-vis du Père qui seul peut véritablement les nourrir en toute constance. C'est la toute dernière scène du repas qui éclaire rétrospectivement la signification de cette rencontre.

Une réflexion comme celle-ci nous amène à remarquer la densité du sens, l'importance des expressions employées et la parfaite cohérence du texte ; en particulier la cohérence psychologique entre les événements, les actes et les paroles prononcées. De cette cohérence, très peu de lecteurs chrétiens doutent, mais un examen soigneux la révèle plus étroite que la simple conviction ne permet de le supposer.

Ainsi, ce qui dans le récit peut apparaître au premier abord comme une anecdote, puis comme la mention réaliste d'une attitude de diversion, se révèle en fait beaucoup plus complexe, car tous ces événements sont pris dans le réseau de la vie mentale où naissent les espoirs et les peurs. Il y a non seulement progression des événements vers une issue ou une conclusion, mais aussi construction de la personnalité des disciples. Cette expérience est également une étape vers la maturité. Dans la bouche du Seigneur le mot "Enfants !" n'est apparemment pas un reproche mais l'expression de leur tumulte intérieur fait de peur et de colère. Il souligne aussi le côté paradoxal de la situation, qu'ils soient sollicités par ce qui précisément leur manque. Le leur dire sous cette forme comme le fait Jésus — avec sa sollicitude habituelle

— c'est aussi leur suggérer une double issue. La première est que leur désarroi a été compris et qu'il va être répondu à leur besoin. La seconde est un appel implicite à la maturité. En effet, un enfant a toujours la perspective de grandir, c'est là que réside son espoir et sa force. Mais il lui est nécessaire de tirer profit de l'expérience, c'est-à-dire de l'intégrer ou de l'intérioriser. Le premier pas dans cette direction consiste à établir, ou à rétablir, une bonne relation avec le parent ou son substitut. Ici, la rencontre se produit autour du repas. L'acte de nourrir témoigne de l'amour et de la communion retrouvés, de la sécurité rétablie. Il n'y a plus alors de débat intérieur, de choix et de responsabilité. C'est précisément l'expérience heureuse, préalable nécessaire à toute croissance, (cf. 1 P 2, 2) qui va d'ailleurs se concrétiser par l'appel de Pierre à "paître" le troupeau.

### **Maturité d'emprunt**

Les Corinthiens étaient divisés en tendances rivales et se disputaient au sujet de la valeur supposée des maîtres dont ils prétendaient respectivement dépendre, Paul et Apollos. Paul dénonce cet état de choses. Ces hommes sont "des hommes charnels... de petits enfants en Christ". "L'envie et les querelles" appartiennent à la chair, "à la manière de marcher des hommes" (1 Co 3, 2-3).

Nous trouvons ici une correspondance entre la "chair" et l'immaturité spirituelle. D'abord cette remarque de l'apôtre Paul laisse entendre une fois de plus que la domination de la chair n'est pas inéluctable et que la croissance spirituelle permet d'y échapper. Il constate aussi qu'un enseignement doctrinal un peu consistant est tout à fait inutile dans de telles circonstances. Ce dernier point mérite attention. Contrairement à un courant de pensée fort répandu, ces manifestations "charnelles" (ou "infantiles" selon la perspective) ne se traitent pas par des leçons de morale, de doctrine ou de théologie plus ou moins élaborées. Le fait que préconise l'apôtre, représente les rudiments mêmes de l'évangile, le prédication de la croix et de la rédemption. "Jésus Christ crucifié". A quelques nuances près, c'est ce que nous lisons dans l'Épître aux Hébreux, dans un contexte analogue. "Vous avez besoin qu'on vous enseigne quels sont les principes élémentaires des oracles de Dieu..." (Hb 5, 12) et dans l'Épître de Jacques "Ne soyez pas nombreux à vouloir être des docteurs..." (Jc 3, 1.13-18). Nous entrevoyons ici la confusion facile entre le savoir et l'être. Ajoutons qu'inversément un recours exclusif et persistant au "lait" peut signifier une installation délibérée dans l'enfance, en même temps qu'une méconnaissance de l'appel à la maturité et à ses exigences.

La méconnaissance de la maturité transparait également dans une certaine conception univoque de la vie chrétienne. On peut prendre son parti de ces conflits charnels comme étant une

difficulté douloureuse inhérente à la vie. L'opposition entre la nouvelle nature et la vieille nature (Ep 4, 22 ; Col 3, 10) devient alors la préoccupation quasi exclusive de l'esprit. Une fois nommée, la vieille nature devient alors l'alibi et la responsable de tous les écarts. Aussi n'y a-t-il plus qu'à considérer la vieille nature d'un œil affligé et résigné. Ce faisant, l'équilibre douteux de la double nature autorise absence de tout choix réel, c'est-à-dire de toute émergence de responsabilité. Elle permet éventuellement le maintien à égalité, si l'on peut dire, des avantages supposés de la terre et du ciel. Enfin par les ennuis qu'il procure et qu'il suscite, le conflit coûteux fait droit à la fois aux résidus latents de culpabilité et, à travers diverses élaborations religieuses, au "narcissisme" (cf. Col 2, 20-23).

Un tel arrêt dans le développement spirituel et psychologique, avec tout son cortège de constructions bizarres et compliquées, se prête évidemment aux critiques de la religion. Certains psychologues célèbres ne s'en sont point privés. Mais l'apôtre Paul ne démasque-t-il pas aussi les mêmes phénomènes ? (cf. Col 2). Il ne parle pas de névrose, car c'est un mot récent, il parle d'esclavage, de servitude (Ga 4, 8-9) de conduites infantiles. Tous les recours à des pratiques religieuses compliquées qu'il dénonce, de même que les excès et les débordements de caractère qu'il décrit, constituent les comportements collectifs parfois considérés comme pathologiques par analogie aux troubles catalogués de l'individu. Question de terminologie. Et qu'est-ce que la névrose dans son acception dynamique et fonctionnelle, sinon la persistance massive de comportements ou de mécanismes archaïques, précoces, inadaptés à la réalité ? La réalité y est constamment imaginée, plutôt que reconnue, de façon à satisfaire l'impossible désir. Il faut alors des synthèses compliquées pour conjurer l'angoisse d'une culpabilité sans cesse renaissante, nourrie aux conflits de l'illusoire mariage du désir et de l'interdiction.

Il n'y a pas lieu d'aller plus avant dans ce parallèle entre la critique des psychologues et les remontrances de Paul, car il y faudrait beaucoup plus de temps et de soin.

### **Le bien et le mal**

Le texte d'Hébreux 5, 12-14 introduit une autre caractéristique de l'enfant, "l'inexpérience de la parole de justice" et la difficulté à "discerner le bien et le mal..." La "parole de justice" se réfère à l'ensemble des voies de Dieu où s'harmonisent ses exigences de sainteté et de grâce, qu'il s'agisse de la création ou de la rédemption. Est-ce trop schématiser que de dire que le buisson ardent est précisément la métaphore de cet équilibre mystérieux et terrible, buisson dont Moïse ne put s'approcher que déchaussé et prosterné ? Mais ce fut la vision déterminante de sa vocation. Opposition, contradiction, ambivalence peuvent être différents aspects de la vision selon le lieu où ce conflit fondamental se ré-

fracte. Le mystère ne se déchiffre pas de façon rationnelle selon les modes de pensée de la culture, comme le supposait d'abord Moïse, mais dans une reconnaissance de l'ordre de Dieu où se différencient de façon radicale le Créateur et la créature, la Sainteté et le péché.

L'obéissance et la soumission au commandement permettent ici un accès immédiat à cette réalité glorieuse qui contient la réalité de l'univers. C'est un des aspects de la justice qui, reconnu, fait de Moïse un chef responsable et un intercesseur infatigable.

L'intériorisation de la loi, de la règle, ou de l'interdiction, marque une étape décisive dans le progrès vers la maturité. D'abord les parents et leurs diverses règles sont la référence du bien et du mal avec cet avantage pour le sujet, de se trouver à l'extérieur. L'espace intérieur se trouve ainsi soustrait pour un temps aux conflits difficiles qui seront plus tard son lot. L'obligation est liée à l'insistance et à la présence des parents. Elle s'estompe quand ils s'éloignent. Certains adolescents restent longtemps maîtres dans l'art de maintenir les obligations à l'extérieur déposées sur les différentes figures de l'autorité. Ils peuvent vaquer quelques temps encore à leurs désirs et à leurs plaisirs sans autre ennui que la rencontre occasionnelle du "gendarme". Puis l'intériorisation se termine, à moins que, prenant goût à ce partage chronique des tâches, notre adolescent ne se transforme en marginal ou en délinquant pour éviter le conflit intérieur jugé trop angoissant pour être affronté et dépassé.

L'intériorisation de la règle apparaît donc comme une condition de la croissance. Elle commence tôt, lors des premières transactions familiales et se poursuit avec des bonheurs divers à travers la première enfance pour se terminer à l'adolescence. Le rythme de progression est variable. Il dépend des parents, du type d'éducation, du milieu social, de la culture et enfin sans doute du tempérament. Il est massif au départ, plus ténu et élaboré par la suite. L'expérience est évidemment une des conditions indispensables du processus, en même temps qu'une bonne relation avec le promoteur de la loi. On ne peut intérioriser, ou internaliser, qu'un objet désirable et aimé, car il s'instaure fondamentalement avec la loi une relation affective et personnelle. C'est ce que nous trouvons déjà clairement dans la Bible : "Je prends plaisir à faire ta volonté, mon Dieu ! et ta loi est au fond de mon cœur"... (Ps 40, 9 ou Jr 15, 16).

Ce texte d'Hébreux 5, 12 met l'accent sur un aspect important de la maturité : une bonne capacité de jugement qui résulte d'un exercice, c'est-à-dire de l'expérience. Son acquisition rappelle la façon dont "l'amour de Dieu est répandu dans le cœur"... au terme de tout un cheminement (cf. Rm 5, 3-5). Ce ne sont pas des capacités innées. Sur ce point la Bible et la psychologie académique sont d'accord.

En effet, considéré sous cet angle, le discernement du bien et du mal semble différent de ce que l'on connaît classiquement sous le nom de "conscience morale".

### **Conscience du bien et du mal**

Il est assez généralement admis que l'homme possède quelque part un sens inné du bien et du mal qui serait soit obscurci soit distordu par le péché. La Bible ne dit rien de tel. L'homme, on le sait, est parvenu à une connaissance de cet ordre à travers une transgression. Il est fondamentalement coupable de posséder et d'exercer cette connaissance, aussi sa "conscience" ne peut-elle être "juste". En accédant à cette connaissance, Adam rompait avec Dieu et sa justice, qui jusqu'alors étaient sa seule référence. Il devenait effectivement capable de dire que quelque chose était bien ou mal, c'est-à-dire de porter sur toute chose des jugements de valeur. Mais rien ne permet de penser que ces jugements étaient justes. Par définition ils ne pouvaient pas l'être, car ils s'exerçaient en dehors de la "justice" de Dieu. Imaginer que cette transgression dotait Adam d'une "conscience" efficace du bien et du mal, c'est partager le même désir et la même illusion que lui, c'est confondre conscience-savoir et conscience-pouvoir et croire qu'il peut exister une capacité de "justice" sans Dieu. Cette faille du raisonnement, qui est aussi quelque part une négation de la réalité, tout au moins en ce qui concerne Adam, s'enracine évidemment dans ce que nous appelons le "narcissisme", forteresse d'un monde clos, auto-suffisant et mégalomane, dernier refuge fictif de notre toute-puissance.

D'ailleurs cette connaissance du bien et du mal débute par la perception ou la prise de conscience de la nudité, du dénuement, de la solitude, de l'échec, de la peur et sans doute de la culpabilité qui ne dit pas encore son nom. La situation créée et les sentiments qu'elle engendre deviennent positivement le mal et en ont le goût amer en contraste avec le "bien" perdu.

Autant le fruit était beau à voir et bon à manger, catégories des sens, autant il devient mauvais, "mal", catégorie de l'expérience et de l'existence.

La confusion du beau, du bon et du bien caractérise précisément l'immaturité qui est fascinée par les plaisirs dits "partiels" et immédiats, c'est-à-dire ne tenant pas compte de l'ensemble d'une situation, de la totalité de la personne et des conséquences dans le temps.

Il n'est pas douteux que la vie avec Dieu, même celle qu'avaient connue au début Eve et Adam, ne peut être une vie stagnante, mais qu'elle est une vie qui progresse vers davantage de plénitude, vers une maturité. Mais la première étape comporte tous les dangers de l'ignorance et de l'inexpérience qui invalident les choix. C'est le règne des "pulsions", ou des instincts, comme

de l'irréel. Le commandement et l'obéissance sont alors les seules protections contre les conséquences néfastes d'actes inconsidérés. La loi et le respect de la loi sont donc les compagnons utiles voire indispensables de l'immatunité. "La loi a été notre pédagogie jusqu'à Christ"... écrira Paul (Ga 3, 24). Extérieure, elle guide mais aussi protège. Au fur et à mesure de la croissance, elle cesse d'être à l'extérieur, contraignante, pour passer à l'intérieur, bonne, comme est vécu celui qui la donne. C'est alors seulement que les "sens sont exercés à discerner le bien et le mal", selon les critères et la pensée de Dieu, et permettent de porter des jugements "justes", même dans les rapports sociaux (cf. 1 Co 6, 2-5). C'est aussi ce qui explique que la prière puisse devenir plus juste et efficace (cf. Jn 15, 7 et 10).

### **Maturité psychologique et réalité**

Comment se peut-il alors que les "nations" aient l'œuvre de la loi écrite dans leur cœur" (Rm 2, 15) ? Il faut admettre que certaines cultures, à l'inverse de la nôtre, ou que certains groupes sociaux permettent à l'individu d'accéder dans quelque mesure à la maturité psychologique, franchissant les obstacles et les stades que nous connaissons bien. Les personnes ayant atteint ce stade ont dû abandonner bon nombre de constructions de l'enfance, qui tenaient lieu d'expérience et se trouvaient conformes à la toute-puissance du désir et cela au profit de la "réalité".

La "réalité" est plutôt un concept critique qu'une définition véritable. La réalité est celle du monde extérieur et du monde intérieur telle que l'appréhende l'expérience. Elle consiste à reconnaître les contraintes inévitables de la vie, à composer avec elles, à les construire et non plus simplement à les subir, à les nier, ou à les fuir indistinctement. C'est aussi reconnaître le temps, la mort (Ps 39, 5 ; Ps 90, 12), la force des instincts, les impératifs sociaux, les autorités et les lois, c'est-à-dire l'ensemble des conditions et des lois de l'existence. Or, accéder à cette connaissance à la fois pratique et théorique, c'est aussi reconnaître une partie des lois de la création et dans cette mesure une partie de la "justice" de Dieu. C'est en définitive accéder aussi à une certaine sagesse, comme l'ont montré quelques philosophes de l'antiquité, sans pour autant d'ailleurs connaître Dieu tel qu'il s'est plu à se révéler par la suite, par delà la création, dans le Fils. La soumission aux règles de la vie, jugées bonnes et admirables, prouve une intériorisation satisfaisante non pas de la "loi" elle-même, qui n'a peut-être jamais été explicite, mais de ses effets (son opération) perçus dans la création.

Il est donc tout à fait admissible de concevoir l'œuvre de la loi inscrite dans le "cœur" d'incroyants sans pour autant faire l'hypothèse d'une conscience morale innée dépositaire de la connaissance du bien et du mal. On pourrait même dire que la loi de Dieu est à l'origine inscrite partout sauf dans le "cœur" de l'hom-

me. Paul écrit fort à propos : "...Ce qu'il y a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité"... (Rm 1,20). La nature de l'homme dans sa complexité apporte un témoignage analogue :

"C'est toi qui as formé mes reins  
qui m'a tissé au ventre de ma mère ;  
je te rends grâce pour tant de mystères :  
prodige que je suis, prodige que tes œuvres.  
Mon âme, tu la connaissais bien,  
mes os ne t'étaient point cachés  
quand je fus fait dans le secret,  
brodé au profond de la terre..."

(Ps 139, 13-15, Bible de Jérusalem)

La loi est globalement accessible à "l'intelligence" à travers l'œuvre de la création, au sens large. Puis, reconnue bonne, elle entre (ou n'entre pas), dans le cœur. Voilà ce que la Bible nous dit et ce que la psychologie également découvre.

Il reste que fonder la responsabilité sur la conscience morale, en définitive sur un sentiment, est une entreprise hasardeuse. Paul se satisfait du témoignage des sens et de l'"intelligence" devant la création (Rm 1,18). L'homme est créature devant un Créateur. C'est de la reconnaissance ou de la non-reconnaissance de cette réalité qu'il a à rendre compte, qu'il le ressent ou non. Le travail de l'Esprit favorise bien sûr cette prise de conscience par des moyens divers. Il est évident que la maturité psychologique ne conduit pas nécessairement à la crainte de Dieu, et que l'exemple de Rm 2, 14 n'est pas la règle. Il est tout aussi évident que l'immaturité psychologique sous ses formes diverses n'est pas non plus un obstacle à la connaissance de Dieu, à la repentance et à la foi. Il existe en effet un nombre considérable de chrétiens souffrant de difficultés psychologiques variées qui relèvent d'une immaturité plus ou moins curable.

L'immaturité psychologique n'est cependant pas une condition obligatoire ou une condamnation irrémédiable pour un chrétien, pas plus qu'autrefois l'esclavage (cf. 1 Co 7, 21-23).

En général, l'immaturité psychologique est reconnue quand elle devient gênante, on la dit alors "pathologique"; sinon, comme l'immaturité spirituelle, elle est bien supportée en raison sans doute des avantages qu'elle procure, en dépit des fruits détestables et visibles qu'elle ne cesse de porter (cf. Ga 5, 19).

## **Résistances**

Reconnaître l'immaturité et ses insuffisances, c'est faire le premier pas vers la croissance. Mais toutes les incitations à la responsabilité et à la croissance rencontrent une résistance obstinée. "Je ne suis pas un homme qui ait la parole facile, et ce n'est

pas d'hier, ni même d'avant-hier, ni même depuis que tu parles à ton serviteur, car moi j'ai la bouche et la langue pesantes". C'est ainsi que Moïse exprime ses craintes à aller de l'avant (Ex 4, 10-11). Jérémie aussi plaidera sa faiblesse : "Ah, Seigneur Eternel ! Voici, je ne sais pas parler, car je suis un enfant" (Jr 1, 6). Quand l'ange de l'Eternel appelle Gédéon "fort et vaillant homme", ce dernier répond : "Ma parenté est la plus pauvre en Israël, et je suis le plus petit dans la maison de mon père !..." (Jg 6, 12 et 15). L'enfance, avec ses jeux et ses rêves est tout compte fait une bonne protection contre les conflits et les menaces de la vie.

Finalement, l'immaturation oscille entre deux fantasmes, celui d'être comme Dieu (comme des dieux) à l'instar d'Adam, ou celui d'être aussi vulnérable et démuné qu'un petit enfant. Ce sont deux modes d'évitement de l'échec redouté, de la responsabilité dangereuse et de l'épreuve de la réalité humiliante. Tout alors est bon pour préserver le monde clos du narcissisme où s'abritent tous les rêves et tous les possibles.

Il est clair que le remède ne réside pas dans l'action systématique ou dans l'engagement à tout prix. L'engagement ou l'action cachent aussi bien la fuite dans le rêve mégalomane d'Adam que l'activisme consolateur des disciples (Jn 21, 3).

Les deux attitudes éloignent cette ultime prise de conscience pragmatique redoutée de ce qu'est une créature, brèche dans le narcissisme, mort du moi mégalomane, larmes amères dans la nuit et la solitude de la dépression (Mt 26, 75).

### **Connaissance et réalité de la maturité**

L'appel à la croissance spirituelle et à la maturité fait partie intégrante du message chrétien; pourtant il n'est pas tellement présent dans l'esprit des fidèles et dans la prédication. La raison en est sans doute que les résistances à la maturité psychologique se communiquent à la vie spirituelle. Malgré quelques aménagements rhétoriques qui veulent tenir compte des textes, l'accent est surtout mis sur l'état qui suit la conversion, état bienfaisant de joie, où les yeux s'ouvrent sur un monde nouveau et où "l'esprit reçoit le témoignage de l'Esprit" (Rm 8, 16). Tout se passe comme si le chrétien entrait réellement et définitivement dans son héritage, alors qu'il n'en a que les arrhes (2 Co 5, 5).

Tout permet de penser que la progression de la vie spirituelle serait susceptible de faire aussi progresser le psychologique vers sa maturité. Or on assiste au contraire à une contamination du spirituel par le psychologique. Chacun dans sa sphère s'immobilise dans les délices a-temporelles et illusoire de la béatitude narcissique. En témoigne le foisonnement des réflexions et méditations sur la nature de l'homme, y compris et surtout sa mauvaise nature, sa "chair", son indignité. Cette interminable contemplation ravit le narcissisme qui préfère à tout prendre plaintes et reproches à rien du tout, au silence.

Tels sont les détours et les pièges d'un narcissisme irréductible et secret, antinomique de tout changement et de toute progression.

### Correspondances

Les quatre références à l'enfance que nous avons rencontrées nous ont permis d'esquisser a contrario ce que peut être la maturité, mais n'offrent pas de recettes pour y parvenir. Pourtant c'est serait mal poser la question que de dire : que faire ? La maturité apparaît comme un état, aboutissement d'un cheminement qui s'est enrichi dans l'expérience. Alors il suffit de cheminer et d'ôter les obstacles de cette progression. La psychothérapie dans son domaine s'y emploie. Elle dévoile les obstacles et aide à ôter les barrières inutiles par lesquelles autrefois un moi trop timoré s'est laissé enfermer. Il serait normal de voir la maturité psychologique accompagner la maturité spirituelle car les deux ont pour objet d'accepter la réalité ; la réalité accessible au psychologique étant beaucoup plus étroite, circonscrite et partielle que l'autre. On peut cependant dire que chaque réalité psychique est liée à quelque réalité spirituelle comme son ombre portée. Cette relation ne nous étonnera pas, car elle est constante dans la pensée biblique. Le pain, la soif, l'eau, la lumière, le salut, la mort désignent à la fois une réalité du monde présent et une réalité spirituelle. Les dons du temple et le service "étaient une copie et une ombre des réalités célestes" (Hb 8, 5). Aussi, ne serons-nous pas surpris de voir correspondre à chacun des quatre exemples étudiés, à la fois une caractéristique psychologique et une caractéristique spirituelle, sans qu'elles s'excluent mutuellement.

A l'isolement hostile des enfants boudeurs s'oppose la capacité de supporter des gens différents et de s'identifier à eux. Ce sera ailleurs l'amour selon Dieu (cf. Rm 5, 5 et 1 Co 13).

La rivalité pour le pouvoir à tout prix cède le pas à la capacité d'obéir sans se perdre et de se soumettre sans se mépriser. Pour les disciples ce sera le désir et la capacité de servir.

Le souci et la peur d'avoir en toutes circonstances à conduire soi-même sa vie fait place à la possibilité d'être parfois passif sans colère et sans honte. Dans le domaine spirituel ce sera la capacité de recevoir et de rendre grâce sans exclure la capacité de donner.

Enfin l'incoercible désir de porter des jugements à partir de critères arbitraires et personnels promus au rang de vérités ou de normes, fait place à la prudence et à la modération de l'expérience, car l'estime de soi n'est plus liée à la passion d'avoir raison coûte que coûte. La maturité chrétienne se contente de la perfection du Père, qui fait briller son soleil sur les justes et les injustes, et se réserve de juger les hommes au jour de son choix. Voir les choses comme Dieu les voit n'est pas une affaire d'intui-

tion mais le fruit d'une expérience pratique avec Dieu et d'une fréquentation de sa demeure (cf. Ps 73, 17).

## Conclusion

La confrontation que nous avons esquissée est fort loin d'avoir épuisé son sujet. Une meilleure appréhension du problème exigerait sans doute une différenciation plus précise de la dynamique psychologique et de la dynamique spirituelle. Ceci conduirait à analyser les modèles sous-entendus par la démarche psychologique. Mais dans une première approche on peut considérer la plupart des systèmes psychologiques comme suffisamment neutres. Tant que la psychologie s'intéresse strictement aux mécanismes et ne s'imagine pas exhaustive, elle n'est ni une alternative ni une concurrente de la vie spirituelle. Le chrétien n'a pas de mode de fonctionnement mental particulier, pas plus qu'il n'a de façon originale de respirer, de digérer et d'assimiler. Sa pensée et son esprit (qui ne se confond pas avec l'Esprit), comme tout son organisme, n'échappent pas aux lois qui régissent l'homme depuis sa création. Notre réflexion n'a donc pas pu rencontrer autre chose. Reconnaître cette base commune de la vie psychique et de la vie spirituelle comme une réalité, dissipe bien des confusions et ouvre la voie à un vrai changement.

“Tu prends plaisir à la vérité au fond de moi ; au plus secret (de moi-même) fais-moi connaître la sagesse !” pouvons-nous dire avec le psalmiste !

Tout d'abord apparaissent les pièges du “narcissisme”. Par définition la position narcissique s'oppose à tout renoncement et s'attribue tous les pouvoirs. Nous l'avons soupçonnée de se faire complice d'une certaine conception de la “conscience”, prête à restituer à l'homme la capacité tant convoitée par Adam.

On peut aussi voir le narcissisme à l'œuvre au moment de la conversion, lorsqu'il tente d'immobiliser le chrétien dans la joie de sa nouvelle position, comme s'il s'était acquis quelque pouvoir nouveau, et qu'il n'y ait plus de chemin à faire.

Il ne peut résulter que déception et colère, avons-nous vu, lorsque l'une de ces illusions est mise à jour.

Constater, comme Paul l'écrivait aux Corinthiens, qu'il s'agit là à la fois des fruits de la chair et des conséquences de l'immaturation, c'est reconnaître qu'il y a un double travail à faire. La présence de la “chair” signifie la responsabilité d'un choix entre la chair et l'Esprit. Par contre, le fait de se voir enfant implique indirectement le renoncement au statu quo et la mise en œuvre des moyens de croissance. La communauté chrétienne, l'Eglise, est équipée dans ce but (dons spirituels et vie communautaire) pourvu que cette perspective soit soigneusement envisagée.

Quelle est donc la part de la psychologie, de ses théories et de ses praticiens dans cette affaire ? Deux utilisations apparaissent :

la reformulation en langue moderne de la pensée psychologique de toujours et la dénonciation des impostures de l'esprit.

En cela, la connaissance humaine reste à sa place, soumise au jugement de l'Eglise et de l'Esprit (cf. 1 Co 14, 29). En reformulant, la psychologie n'a qu'un rôle de traductrice. En dévoilant les stratagèmes du "cœur", elle ne fait qu'œuvrer pour plus de vérité. Qui s'en plaindrait ? A condition que la technique ne tente pas de se substituer à l'Esprit, et que la psychologie ne soit pas le nouveau discours d'un narcissisme toujours renaissant.